

Article

« "Pour vous, qui suis-je ?" : la mise en scène du sujet chez les synoptiques¹ »

Arthur Mettayer

Théologiques, vol. 10, n° 2, 2002, p. 79-93.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/008884ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

« Pour vous, qui suis-je ? »

La mise en scène du sujet
chez les synoptiques¹

Arthur METTAYER

1. Le langage: métonymie et métaphore

Le langage nous fournit des mots. Nous utilisons ces mots pour dire notre univers, pour nous dire dans cet univers et nous y comprendre. Le langage nous permet de définir des objets et des situations, d'établir des rapports entre ceux-ci et entre eux et nous-mêmes.

Le langage ne nous est pas inné. Il préexiste à notre naissance. Nos parents nous y inscrivent en nous donnant un nom. Progressivement, nous apprenons à nous reconnaître dans ce nom qui nous a été imposé. Mais au fur et à mesure de notre insertion dans le langage, nous sommes amenés de bien des manières à faire l'expérience de l'impossibilité à nous dire totalement.

Pour ne pas multiplier inutilement les exemples et pour demeurer dans le contexte que nous voulons cerner, il suffit de nous rappeler la découverte étonnante, angoissante parfois, que certains font, d'être plusieurs à répondre au même nom. Ou encore, de considérer que l'analyse grammaticale elle-même ne laisse aucun doute à propos de ce nom du sujet qui, tout en étant moi, ne représente jamais qu'une troisième personne pour accorder convenablement le verbe.

Cette expérience de l'impossibilité de nous dire totalement est aussi celle qui nous apprend que si le nom représente le sujet, il n'est pas le

1. NDLR: Nous publions à titre posthume cet inédit de Arthur METTAYER, qu'il avait intitulé: « Qui suis-je ? ou la demande comme demande de rien ». L'auteur propose une lecture lacanienne de la manière dont les synoptiques mettent en discours la quête identitaire du personnage Jésus. Il ne s'agit pas d'historiciser les récits évangéliques, mais d'entendre ce qui se dit dans l'espace ouvert par le fait de dire. Le titre et les intertitres, ainsi que le résumé de l'article, sont de la rédaction de la revue.

sujet qu'il représente. Et le sujet représenté n'est pas non plus identique à son nom. Le nom sert cependant à identifier le sujet et au sujet à s'identifier. La psychanalyse lacanienne signale les mêmes caractéristiques à propos du signifiant : le signifiant représente le sujet ; le sujet n'est pas identique au signifiant.

Représentation du sujet ou non identité du sujet et du signifiant sont des termes qui nous indiquent cette dimension fondamentale du signifiant qu'est la métonymie, en tant que sous-structure toujours cachée. On reconnaît la métonymie au fait qu'elle laisse entendre quelque chose en parlant de tout à fait autre chose². Pourquoi la métonymie ? On peut dire que l'utilisation de la métonymie, non pas comme figure de style, mais en tant que signifiant, est l'indice d'un désir non assumé par le sujet. En ce sens, la métonymie fait échec à la censure, tout en permettant au sujet d'y situer, d'y insérer la dimension de la valeur que le sujet attribue à ses objets³.

En plus de la dimension métonymique, le signifiant en possède une autre : la dimension métaphorique. C'est celle par laquelle le sujet se trouve représenté et identifié. Dans sa dimension métaphorique, le signifiant n'est pas une comparaison, mais une identification. C'est ce que démontre Jacques Lacan dans son analyse de la métaphore inoubliable

-
2. J. LACAN, *La relation d'objet. Le séminaire, livre IV (1956-57)*, Paris, Seuil, 1994, p. 145.
 3. J. LACAN, *Les formations de l'inconscient. Le séminaire, livre V (1957-58)*, Paris, Seuil, 1998, p. 81. Dans notre *Essai sur la signification du mérite* (Trois-Rivières, UQTR, 1980, p. 117), nous avons donné l'exemple d'un ivrogne en état d'ébriété qui avouait : « J'ai bu un verre. » Nous disions alors : « À prendre au réel, cet aveu ne laisse guère l'idée de ce qu'il faut entendre de la quantité de bière consommée à laquelle cet unique verre est sensé [, censé] se référer : qu'un homme ivre n'ait ingurgité qu'un seul verre de bière est en effet le cas le moins commun. » Cet exemple sert encore à illustrer ce que nous avons retenu de la métonymie, à savoir : (1) que cet ivrogne utilise le signifiant verre pour renvoyer métonymiquement à bière ; (2) qu'il s'emploie à détourner la censure sociale en avouant n'avoir bu qu'un verre ; (3) mais qu'en reléguant la bière à la connexion métonymique du verre, apparaît alors, au-delà du verre, le refus d'assumer son désir de la bière, lieu où, dans notre société, il est d'usage de déposer le mort avant de l'incinérer ou de l'enterrer ; (4) que ce faisant, le verre devient le contenant le plus apte à localiser la valeur que le sujet attribue à ses objets : il tient à sa réputation ; il a peur de la mort. Autrement dit, ce verre offre à notre ivrogne toutes les raisons pour continuer à boire, non pour entrer dans les A.A.

tirée du « Booz endormi » de Victor Hugo : « Sa gerbe n'était point avare, ni haineuse ». Il n'y a pas là comparaison, puisque rien, nulle part, écrit Jacques Lacan, « ne peut nous suggérer un instant qu'une gerbe puisse être avare, et encore moins haineuse ». Il y a cependant identification entre la gerbe et Booz. Cette identification est due au fait que « c'est par similarité de position que la gerbe est littéralement identique au sujet Booz⁴ ».

Identification du sujet au nom et déplacement métonymique nous permettent maintenant d'étudier certains problèmes soulevés par la question « Qui suis-je ? » de Jésus à ses disciples. Nous commencerons par l'Évangile de Marc.

2. La question du sujet et de son désir (Marc)

« Qui suis-je au dire des gens ? », demanda Jésus à ses disciples (Mc 8,27). Cette question semble appeler une identification en réponse. C'est aussi ce que les disciples ont dû penser. Mais chose étrange, ils ne mentionnent pas les noms les plus usuels employés par les gens. Ils ne répondent pas :

Il y en a qui t'appellent « Monsieur » (Mc 7,28)⁵. D'autres t'appellent « Jésus » et connaissent ton ascendance royale (Mc 10,47).

Évidemment, comme toujours, il s'en trouve qui ne sont pas tout à fait certains de ton identité et qui nous demandent si tu n'es pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joset, de Jude et de Simon (Mc 6,3). Mais d'une façon générale, les gens font comme nous (Mc 4,38 ; 9,5.38 ; 10,35 ; 11,21) et t'appellent « Maître » (Mc 9,17 ; 10,17.20 ; 12,14.19.32 ; 13,1).

Au lieu de cela, et pour des motifs non évidents, les disciples répondirent plutôt à Jésus : « Jean-Baptiste ; pour d'autres Élie ; pour d'autres, quelqu'un des prophètes » (Mc 8,28). Ces rapprochements de noms avec celui de Jésus ne sont pas sans précédents dans l'Évangile de Marc. Au chapitre 6, certaines gens avaient fait la supposition que Jean-Baptiste était

4. J. LACAN, *Les psychoses. Le séminaire, livre III (1955-56)*, Paris, Seuil, 1981, p. 247.

5. NDLR : Parmi les nombreuses significations possibles à l'époque, le mot grec κύριος peut recevoir dans l'épisode de la cananéenne une acception de politesse ou celle d'un titre honorifique — ce qui n'exclut pas non plus une connotation divine (judaïsme et culte impérial).

ressuscité des morts et, pour cette raison, des pouvoirs s'étaient répandus sur Jésus. Cette hypothèse s'étant rendue aux oreilles d'Hérode, celui-ci avait aussitôt identifié Jésus à Jean-Baptiste ressuscité (Mc 6,14-16).

Cette référence à un chapitre précédent de l'Évangile de Marc n'explique pas tout de ce choix bizarre de noms substitutifs que seul un petit groupe de gens avait employés. À ce compte-là, ils auraient pu répondre comme certains parents de Jésus : « Il a perdu le sens » (Mc 3,21) ; ou comme certains scribes : « Il est possédé de Béelzéboul » (Mc 3,22) ; ou comme certaines foules admiratives : « Il fait bien tout ce qu'il fait » (Mc, 7,37).

En répondant « Jean-Baptiste, Élie », les disciples voulaient-ils établir une distinction nette entre la foule des gens et eux ? Voulaient-ils signifier qu'ils savaient mieux que les autres qui était Jésus ? Voulaient-ils tester les réactions de Jésus, en le confrontant à des identifications d'une fausseté aussi évidente ? Ce n'est pas impossible. Il y avait peut-être un peu de tout cela dans leurs réponses. En effet, lorsqu'il s'agit d'identification, il convient d'être attentif à ce que dit Lacan de l'origine de la métaphore : « Qu'on ne perde pas la dimension d'injure où s'origine la métaphore⁶ ».

Mais Jésus, sans commenter la réponse de ses disciples, leur demanda plutôt : « Pour vous, qui suis-je ? » Prenant la parole, Pierre lui répondit : « Tu es le Christ ». Cette identification, Jésus veut la tenir secrète (Mc 8,30), comme deux autres déjà signalées par Marc : « Saint de Dieu » et « Fils de Dieu » (Mc 1,24 ; 3,11). À propos de tous les autres noms, sauf celui de « bon Maître », dont il ne supporte pas pour lui-même le qualificatif « bon » (Mc 9,17-18), Jésus ne semble pas s'en préoccuper. En tout cas, il n'en a rien dit dans l'évangile de Marc.

L'interdiction de Jésus portant sur son identification à Christ prend, pour ainsi dire, les disciples au dépourvu. D'un côté, Jésus leur défend d'utiliser le signifiant l'identifiant au Christ. De l'autre, Jésus ne réagit pas aux autres identifications, surtout à celles identifiant Jésus à Jean-Baptiste et à Élie. Les disciples n'ignoraient pas que la majorité des gens n'identifiait pas Jésus à ces deux personnages. Ils savaient surtout que ces identifications étaient vraiment fausses⁷. D'où la sensation intellectuelle

6. J. LACAN, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 891.

7. Vraiment fausses, comme on dit d'un tableau qu'il s'agit d'un vrai faux si la signature (ou la parole qui identifie) est vraie, mais pas la peinture (c'est-à-dire ici, pas l'identité). Certains disciples de Jésus avaient d'abord été disciples de Jean-Baptiste (Jn 1,35-40).

qui nous avertit qu'en répondant Jean-Baptiste, Élie, les disciples effectuaient une substitution, ayant pour but de favoriser un déplacement de la question de Jésus vers d'autres questions qui, pour eux, avaient plus d'actualité. Ainsi, la question que nous paraît cacher le nom de Jean-Baptiste est celle-ci : « Qu'est la résurrection des morts ? » Quand Jésus leur parle de sa propre résurrection, ils n'y comprennent rien, mais ils n'osent jamais l'interroger sur ce propos (Mc 8,31 ; 9,9-10 ; 9,31-32 ; 10,32-34). Si l'on comprend difficilement pourquoi les disciples craignaient d'interroger Jésus sur ce que signifiait « ressusciter d'entre les morts », on comprend mieux cependant pourquoi la résurrection les questionne tant, vu que Jean-Baptiste était ressuscité, au dire des gens, et que ce sont ses pouvoirs qui étaient censés se déployer en la personne de Jésus (Mc 6,14).

Si la résurrection est, comme ils paraissent le penser, un déplacement de pouvoir, dont une personne hérite après la mort d'une autre personne, l'attente de l'héritage peut occasionner de l'embarras — surtout s'il s'agit d'amis très intimes, très chers — à poser des questions directes sur la succession, mais en même temps n'empêche pas toute parole ni tout comportement pouvant démontrer l'ambition à satisfaire. L'Évangile de Marc nous fait assister par exemple à la tentative de Pierre d'établir sa suprématie, en voulant dénier à Jésus son droit de parler de sa mort. Mais Jésus le ramène vite à la réalité (Mc 8,31-33). L'Évangile de Marc nous fait assister aussi à des questions d'où le sens de pouvoir ne saurait être évacué : une première question concerne Élie qui était sans doute considéré comme le plus grand des prophètes juifs, celui dont les pouvoirs pouvaient ranimer les plus beaux rêves et qui avait, en outre, l'avantage d'avoir été enlevé au ciel sans passer par la mort (Mc 9,11-13) ; une deuxième question du même ordre surgit après que Jésus leur eut de nouveau annoncé sa résurrection trois jours après sa mort. Cette annonce provoqua une discussion parmi les disciples. Ils se demandèrent qui d'entre eux aurait le poste le plus élevé (Mc 9,31-34). La demande des fils de Zébédée — Jacques et Jean — va dans le même sens. Eux aussi, profitant du contexte d'une annonce de la résurrection de leur maître, lui demandent de leur accorder la préséance sur tous les autres disciples (Mc 10,35-37).

Mentionnons enfin que les disciples ne voulaient sans doute pas partager avec d'autres les pouvoirs dont ils pourraient hériter de Jésus. Mais celui-ci les invite plutôt à considérer ceux qui pourraient détenir les mêmes pouvoirs comme faisant partie de leur groupe : « Ne l'en empêchez

pas [d'expulser les démons en mon nom, même s'il ne nous suit pas], leur dit-il, [...] En effet, qui n'est pas contre nous est pour nous » (Mc 9,38-40).

Comme nous avons pu le constater, la question « Qui suis-je au dire des gens ? » a amené les disciples à substituer divers signifiants au nom de Jésus. Dans leur réponse, deux de ces signifiants correspondent à des noms qui ont déjà identifié d'autres personnes. Aussitôt prononcés, l'on y sent que ces noms n'ont rien à faire avec l'identité de Jésus. Ce qui se produit, par contre, est une fausseté que Jésus n'a pas contestée. Remarquons ici ce qui se passe après avoir demandé : « Mais pour vous, qui suis-je ? » Aussitôt, Jésus conteste l'utilisation du signifiant Christ. Cela signifie-t-il que Jésus ne contestait pas ce qui était faux, seulement ce qui était vrai ? Nous pensons plutôt que le fait acquis d'une signification n'a rien à faire dans cette question. Car ce qui se trouve laissé en plan dans la non-contestation des fausses identités, ce sont les problèmes des disciples, non les problèmes de Jésus. Leurs problèmes ont trait, à notre avis, aux conséquences de ce qu'ils pensaient être la résurrection des morts. Ils pensaient tout particulièrement à des pouvoirs ou des privilèges qui devaient leur revenir : par exemple, d'être comme Élie et de quitter ce monde sans passer par la mort⁸ ; d'occuper le rang le plus élevé parmi les autres disciples ; d'occuper le rang le plus élevé auprès de Jésus dans le royaume de Dieu.

Mais lorsque Jésus conteste l'usage de l'identification à Christ, nous pouvons penser, que là se situe le problème de Jésus, non le problème des disciples. Ce problème de Jésus n'est sans doute pas sans rapport avec sa façon de parler de lui-même. Fréquemment il se déclare « fils de l'homme ». Autrement dit il s'adresse à lui-même, assez souvent pour qu'on le remarque, non en termes de « je » et de « moi », mais en s'appelant soi-même une troisième personne. Cette inversion des rapports du moi à l'autre manifeste une désobjectivation qui amène sa troisième personne à le ramener à la réalité de la vie et à lui dicter tous ses comportements. Il y a d'abord ceux qui semblent se dessiner pour lui dans sa mort violente prochaine. « Le fils de l'homme disait-il, devra beaucoup souffrir, être méprisé, être flagellé, être mis à mort. Mais après trois jours, il ressuscitera » (Mc 8,31 ; 9,12.31 ; 10,34).

8. On sait que saint Paul a aussi soutenu cette idée pendant un certain temps : 1 Th 4,13-18.

En s'appelant « fils de l'homme », Jésus se signifie et, pour le dire clairement, sans ambiguïté, devient le signifié du signifiant qui l'a engendré. Ceci n'est pas un nouveau drame. C'est le même que nous venons de décrire dans la situation aliénante précédente. Il nous a paru important de signaler ce rapport de signifiant à signifié pour indiquer d'abord, qu'en faisant l'expérience de sa désobjectivation, Jésus faisait aussi l'expérience de son manque à être. Et c'est pour en supporter le prix que le signifiant « résurrection » vient en position de parer à ce moment de manque. Ensuite, nous pouvons constater que l'identification à « Christ » se situe dans le même ordre du dire que d'autres identifications que Jésus refuse qu'on lui attribue : « Saint de Dieu » (Mc 1,24) et « Fils de Dieu » (Mc 3,11). La question du Grand Prêtre à Jésus devant le Sanhédrin nous indique en effet où situer l'identification à « Christ » :

Es-tu le Christ, le fils du Béni ? (Mc 14,61)

On peut le constater, l'identification à « Christ » tente d'établir un rapport originel différent de l'identification à « fils de l'homme ». Le signifiant Christ y devient le signifié engendré par le signifiant Béni, lui-même utilisé pour déjouer la censure sociale portant sur le nom de Yahwé, mais en parlant de tout autre chose. Le langage populaire des Juifs avait l'habitude de telles connexions entre Yahwé et des mots allusifs qui n'ont d'autre point d'appui que dans « le mot à mot de cette connexion⁹ ».

Placé devant cette question qui spécifie « Christ » sous son aspect métonymique d'objet du désir de l'Autre, Jésus répond d'une double façon. Il répond d'abord : « C'est moi ! » se plaçant ainsi dans la position où il est fondamentalement imaginé et dans un état purement passif. Mais se rendant compte qu'il existe aussi comme réel, il s'imaginera aussitôt comme fondamentalement autre que ce qui est désiré par le Grand Prêtre et, par conséquent, reprenant son identification dans la réalité que lui permet la troisième personne, Jésus décrit au Sanhédrin une tout autre scène, un tout autre tribunal, non pas un tribunal humain aux pouvoirs restreints (comme le Sanhédrin), mais le tribunal divin, où lui-même siègera. Sa situation à la droite de la puissance laisse planer sur le Sanhédrin la menace implicite, qu'un jour, lui, le fils de l'homme agira comme main droite de la toute puissance divine.

9. LACAN, *Écrits*, p. 506.

Cette vision retourne au Sanhédrin tout le champ de l'imaginaire. « Vous verrez », leur dit Jésus, inscrivant du même coup la vision de ce qu'il sera dans un futur indéterminé. Mais ramenée au réel du présent, l'identité de Jésus ne change rien au verdict qui le fait homme, avec son destin propre.

Ici, la question « Qui suis-je ? » peut de nouveau revenir. Nous en avons fait le tour comme s'il s'agissait d'une question d'identification. Nous y avons perçu, comme dans un miroir, diverses relations imaginaires à l'autre qui amènent Jésus à s'hypostasier en fils de l'homme. Mais sa question portait-elle sur son identification imaginaire ? Ne s'agissait-il pas plutôt d'une question visant l'*idem* absolument essentiel à toute identification, puisque la demande ainsi formulée porte jusqu'aux limites de l'être ? Question beaucoup plus importante et profonde, donc, qu'une simple vérification d'identité : celle d'un sujet sur son manque.

3. Le sujet et le désir de l'Autre (Luc)

L'Évangile de Marc ne nous a pas fourni les éléments qui nous permettent de prendre position sur la question du sujet et de son désir. Mais nous pensons que l'examen du texte de l'Évangile de Luc entourant la même question « Qui suis-je ? » nous oriente maintenant vers une incertitude caractéristique du désir du sujet par rapport au désir de l'Autre. C'est qu'en effet, le contexte de la question de Jésus n'est pas le même dans les deux évangiles. Dans Marc, la question surgit alors que Jésus marche « avec ses disciples vers les bourgs dépendant de Césarée de Philippe » (Mc 8,27). Malgré ce contexte, nous n'en avons pas fait des propos pour passer le temps durant le trajet. Nous avons procédé, au contraire, à l'identification de divers problèmes qui se profilent dans l'Évangile de Marc et qui, en même temps, sont susceptibles de faire comprendre, tant la question de Jésus que les réponses des disciples. Dans Luc, le contexte nous met tout de suite sur une autre piste. Jésus, un jour, était avec ses disciples et il priait, seul. Puis, il les interrogea en disant : « Qui suis-je ? » (Mc 9,18)

Le texte de Luc établit donc un rapprochement entre deux faits consécutifs : Jésus priait, seul, et Jésus interrogea ses disciples sur son être. Ces deux faits introduisent à une dialectique de la demande. La première demande de Jésus s'adresse à Dieu : il priait. Ici, rien du texte ne nous indique que Dieu ait pu intervenir en réponse à cette prière, comme ce

fut le cas, par exemple, alors que Jésus priait après son baptême¹⁰. Ce qui ne veut pas dire que nous ne puissions rien déduire. La première demande, la prière, étant essentiellement demande d'amour, la deuxième demande, vu sa juxtaposition avec la prière, attire notre attention sur le fait que la question de Jésus ne saurait trouver sa satisfaction dans la seule reconnaissance de qui il est. En d'autres mots, ce n'est pas une question d'examen scolaire que Jésus pose à ses disciples. Il ne tient pas à savoir si les gens l'ont reconnu pour qui il était ou s'ils l'ont pris pour quelqu'un d'autre. Il ne tient pas non plus à savoir si ses disciples ont été plus clairvoyants que les gens du peuple. Au-delà de la satisfaction à être reconnu pour qui on est, il y a ce que signifie toute prière. Il y a la demande d'amour visant à obtenir de l'Autre (qui parle) qu'il donne son être même. Cette demande d'amour s'adresse à l'Autre en tant que lieu de parole et c'est là, dans ce lieu de parole, que le sujet s'attend à trouver son désir.

La demande « Qui suis-je ? », par le seul fait qu'elle s'articule comme demande, pose expressément l'Autre comme présent ou absent et comme pouvant donner ou non cette présence. Pour le dire avec plus de clarté encore, le sujet ne désire pas recevoir ceci ou cela, ni avoir ceci ou cela. Par la question « Qui suis-je ? », le sujet veut savoir ce qu'il sera, lui. Il veut savoir s'il est ou n'est pas ce que le désir de l'Autre est. Il veut occuper la place du désir. Ce disant, le sujet désire être l'objet du désir de l'Autre. Bref, le désir exprimé au-delà de la demande de Jésus n'est pas désir d'un objet, mais lieu pour se maintenir comme objet capable de remplacer l'Autre dans la fonction du désir.

Les disciples veulent faire plaisir à Jésus. Ils lui répondent donc du mieux qu'ils peuvent pour le satisfaire. Ils lui offrent d'abord différents personnages importants à qui il pourrait s'identifier : « Jean-Baptiste ... Élie ... un des anciens prophètes ressuscité » (Lc 9,19). Pour qualifier le point où Jésus s'identifierait à ces personnes, les termes de Moi ou d'Idéal du Moi sont également impropres. Les disciples le savent. Jésus le sait aussi. Il leur demande donc une seconde fois « Qui suis-je ? » Cette fois Pierre répond avant tous les autres : « Le Christ de Dieu » (Lc 9,20).

« Le Christ de Dieu ». C'est l'énoncé d'une valeur, d'une fonction. Pour les Juifs, depuis longtemps, le christ de Dieu représente au plus haut

10. Lc 3,21s. : « Jésus baptisé, se trouvait en prière; le ciel s'ouvrit [...] et du ciel vint une voix: "Tu es mon fils bien-aimé; tu as toute ma faveur". »

degré le prestige, la prestance, la préséance. Par ces mots, Pierre a sans doute dévoilé toute son admiration pour son maître. Et Jésus a probablement compris que Pierre (et les autres disciples) ne pouvait pas mieux affirmer son amour qu'en le complimentant du prestige d'être le plus fort, d'avoir la puissance. En tout cas, il ne les réprimanda pas. « Il leur prescrivit de ne le dire à personne ». Puis, se détournant de l'énoncé de Pierre, il ajouta : « Le fils de l'homme doit souffrir beaucoup, être rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, être mis à mort et, le troisième jour, ressusciter » (Lc 9,22). Répétons-le pour mieux préciser. Jésus se détourna effectivement, se sépara bel et bien du signifié de l'énoncé de Pierre, pour arriver à se situer dans un certain type idéal de souffrance, de rejet, de mise à mort violente, par le biais de l'image d'un fils d'homme auquel il s'identifie, tout en prédisant sa victoire sur la mort.

Pourquoi ce détournement par lequel Jésus situe son Moi sur un modèle tout à fait différent de celui que venait d'énoncer Pierre ?

Rappelons-nous que la demande de Jésus à ses disciples suivait une autre demande de Jésus que le texte évangélique définit comme une prière à Dieu. En rapprochant les deux demandes, nous avons interprété la double interrogation de Jésus à ses disciples comme une façon déguisée de leur demander : Est-ce que les gens m'aiment ? Est-ce que vous m'aimez ? Si les disciples avaient répondu : « Les gens t'aiment, mais nous t'aimons beaucoup plus. La preuve, c'est que nous sommes toujours avec toi. Nous ne t'abandonnerons jamais... », rien ne nous assure que Jésus leur aurait manifesté son entière satisfaction. Il leur aurait peut-être dit tout de suite ce qu'il dit plus tard à Pierre : « Je te le dis, Pierre, le coq ne chantera pas aujourd'hui que par trois fois tu n'aies nié me connaître » (Lc 22,34). Mais ici, mis en présence des réponses de ses disciples, il est clair, qu'au-delà de la demande, il ne saurait être question d'avoir satisfait Jésus. D'ailleurs, cette insatisfaction fait pour ainsi dire partie intégrante de la structuration que Luc présente de Jésus. Pour le dire autrement, dans Luc, Jésus ne veut pas ce qu'il désire. D'où ce que nous pouvons appeler son insatisfaction structurante. Quelquefois, la narration de Luc ne révèle que subtilement cette ambiguïté portant sur le désir de Jésus. Ainsi, par exemple, lorsque ses parents le retrouvent à douze ans, dans le Temple, au milieu des docteurs. Il est là, parce qu'il se doit aux affaires de son père. En outre, il redescend avec eux et retourne à Nazareth, selon le vœu de ses parents (Lc 2,46-51). Autre exemple : chez

Luc, des malédictions suivent les béatitudes. Pour être heureux, Jésus comprend, comme la plupart des gens, que les pauvres désirent sortir de leur pauvreté, que les affamés désirent manger, que ceux qui pleurent désirent rire. Tout cela laisse entendre que pour être heureux il ne faut plus être pauvre, ni affamé, ni dans les pleurs. Mais chez Luc, Jésus poursuit son discours, en menaçant de désirs insatisfaits tous ceux qui réussissent à se sortir de la pauvreté, de la faim, des pleurs (Lc 6,20-26). En somme, il faut que les uns comme les autres aient des désirs insatisfaits.

L'exemple le plus clair, où Jésus souhaite l'insatisfaction de son désir, en allant chercher son désir dans le désir qu'il attribue à l'Autre, se trouve dans sa prière au Mont des Oliviers: « Père, implorait-il, éloigne de moi cette coupe! Cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne! » (Lc 22,42) Son souhait d'insatisfaction du désir n'est quand même pas réalisable facilement. Son désir est tenace. Aussi, Jésus « en proie à la détresse » se remet à prier « de façon plus instante » (Lc 22,44), démontrant ainsi, non pas qu'il ait réussi à se déplaire pour plaire, mais qu'il a éveillé, si non réveillé en lui, une rivalité entre deux désirs. Rendu à ce point dans le texte de Luc, le langage ne réussit plus à s'exprimer. Le symptôme vient se substituer à la parole et reproduit, grâce au signifiant métonymique qui le décrit, toute l'expérience que Jésus vient de vivre et probablement d'autres expériences analogues antérieures. Ici, le texte de Luc nous montre la détresse de Jésus dans le symptôme de la « sueur de sang » qui se détache de son corps et tombe par terre (Lc 22,44)¹¹. Mais nous savons déjà qu'un signifiant métonymique est l'indice d'un désir non assumé. Or, comme le dit Jacques Lacan, « le cœur de tout ce qui est réprimé chez le sujet, c'est le complexe de castration¹² ». Dans la même veine, nous pouvons aussi penser que la « sueur de sang » qui s'égoutte du corps de Jésus exprime le motif de la détresse perçue par l'évangéliste: il s'agit du refus de la castration à laquelle renvoient les gouttes de sang, mais non sans reproduire de façon symptomatique les effets d'une castration réelle.

11. Nous avons déjà écrit sur ces mêmes rapports de rivalité dans un article sur l'angoisse de Jésus. « Jésus et la peur », dans A. METTAYER et J.-M. DUFORT, dir., *La peur* (Héritage et Projet 30), Montréal, Fides, 1985, surtout aux pages 67 à 71.

12. LACAN, *Les formations*, p. 466.

À la fin de notre étude de la question « Qui suis-je ? » dans l'Évangile de Luc, il apparaît donc que le désir de Jésus y est toujours lié à quelque chose qui est son apparence. Sa demande est liée à un désir dont il ne veut pas. De la sorte, jamais rien ne s'épuise dans la relation du sujet à l'objet. Autrement dit, le sujet peut continuer à se faire des misères, puisque rien dans la demande ne saurait le satisfaire.

4. L'identité du sujet et le nom du Père (Matthieu)

Pour compléter cette étude, il nous reste à considérer la position de l'Évangile de Matthieu. Dès l'abord, nous remarquons que la question « Qui suis-je ? » y est posée en utilisant les mots « fils de l'homme » comme sujet grammatical, lorsqu'il s'agit de savoir ce que disent les gens. Lorsqu'il s'agit de savoir ce que disent les disciples, la question de Matthieu est posée dans les mêmes termes que dans les deux autres évangélistes. Le contexte précédant la question de Jésus est le même que celui de Marc. La réponse de Pierre est cependant beaucoup plus élaborée dans Matthieu : « Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant » (Mt 16,16). En outre, on trouve dans Matthieu un commentaire qui lui est propre. Il fait alors dire à Jésus : « Tu es heureux, Simon fils de Jonas, car cette révélation t'est venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux. Eh bien ! moi je te dis : tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église et les portes de l'Hadès ne tiendront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux : quoi que tu lies sur la terre, ce sera tenu dans les cieux pour lié, et quoi que tu délies sur la terre, ce sera tenu dans les cieux pour délié » (Mt 16,17-19).

Dans Matthieu, il ne s'agit donc plus d'une question d'identification comme dans Marc, avec les réticences de Jésus à s'hypostasier autrement qu'en fils d'homme. Il ne s'agit pas non plus d'une demande d'être objet de désir, comme nous avons démontré dans Luc. Ici, dans Matthieu, le commentaire de Jésus ouvre à une tout autre dimension, en faisant intervenir le nom du Père, puis, en présentant un scénario organisationnel, auquel le signifiant « pierre » donne valeur de structure et de consistance à tout ce qui s'articule par la suite. Examinons cela de près.

Reprenons le texte là où, prenant la parole, Simon-Pierre répondit : « Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant ». Aussitôt, Jésus fait de même et s'adresse à « Simon, fils de Jonas ». Déjà, nous pouvons signaler que si Simon-Pierre reconnaît à Jésus un père hors du commun, Jésus n'a peut-

être pas une aussi haute idée des ascendants familiaux de Simon-Pierre. C'est du moins ce qui semble se vérifier, puisque Pierre ne tient pas sa réponse de ses idéaux humains, lui dit Jésus. S'il a pu dire ce qu'il a dit, c'est qu'il en a eu la révélation : « de mon Père », dit Jésus. Ainsi barré de sa propre réponse, Pierre ne représente plus que le lieu du message. Le signifiant qui émerge de cette dialectique correspond tout à fait au langage du seul Autre que Jésus s'est toujours employé à servir dans la plus extrême dépendance : le Père.

Dès lors, le message que Pierre vient de livrer à Jésus est clair. Le Père a donné son accord, sa permission. Le temps est venu pour lui de divulguer schématiquement le scénario organisationnel auquel il a pensé : la fondation d'une église, sa résistance remarquable contre ses ennemis, ses rapports à l'au-delà, l'autorité de Pierre en relation avec l'incorporation des uns, comme avec le rejet des autres, avec l'assujettissement des uns, comme avec la libération des autres.

Ce scénario s'appuie sur un certain rapport imaginaire avec Pierre, non pas avec Pierre en soi, car il s'agit du rapport Pierre-pierre, mais en tant que ce rapport apporte une satisfaction à Jésus, au moins celle d'avoir donné du sens à un nom propre qui, comme tel, ne devrait pas exister pour signifier quelque chose. Mais déjà, au-delà de cette satisfaction, Jésus commence à prendre ses distances par rapport à son désir. Il se contente d'évoquer ses fantasmes d'incorporation, de rejet, d'assujettissement et de libération, et laisse à Pierre le soin de les rendre opérationnels.

Si on examine ces fantasmes en fonction de l'insatisfaction du désir, il y a lieu de remarquer comment Jésus résout la question de l'évanescence de son désir ou, comme nous avons dit, de la distance qu'il prend avec son désir. Remarquons en effet qu'en faisant de Pierre l'opérateur du scénario organisationnel, ce n'est déjà plus Jésus, mais Pierre qui, à la fois, supporte et interdit le désir.

Cette façon de faire soutenir le désir par l'Autre est nécessairement ambiguë. En outre, interdire le désir ne le détruit pas. L'interdiction sert même à le perpétuer. Mais comme la formation mathéenne des fantasmes organisationnels de Jésus contient un haut degré de partialité dans leurs réalisations et donc aussi, possiblement, une forte dose d'agressivité, on peut comprendre pourquoi subsiste cette ambiguïté dans la présentation du scénario. Pour tout dire, Jésus se trouve protégé de l'agressivité que peuvent engendrer l'incorporation, le refus, l'assujettissement et la libération arbitraires.

L'Évangile de Matthieu nous présente donc, comme celui de Luc, un Jésus qui a besoin d'un désir insatisfait, c'est à-dire d'un désir au-delà de sa demande « Qui suis-je ? »

À la différence de Luc, où le désir reste toujours un point énigmatique, qui ne se résout pas dans le désir d'un objet, mais dans le désir d'un désir¹³, et ultimement à ne pas vouloir ce qu'il désire, Matthieu fait supporter le désir de Jésus par Pierre. En somme, le désir de Jésus est toujours là, présent et efficace. Mais Jésus ne peut jamais être blâmé. Ce n'est pas Jésus qui ne veut pas ce qu'il désire, c'est Pierre qui, devenu Autre par le rôle qu'il doit remplir dans l'organisation, interdit le désir de Jésus, c'est-à-dire maintient le désir de Jésus à la distance nécessaire pour en assurer la position.

Conclusion

Pour faire le point, il apparaît que Matthieu et Luc ont représenté chacun un Jésus de structure différente. Dans Matthieu, Jésus a eu besoin de faire intervenir le Père avant de dévoiler ses projets par rapport à Pierre. Cette intervention du Père n'est pas négligeable. Il s'agit d'un symptôme auquel l'Évangile de Matthieu accorde toujours une place référentielle¹⁴. Dans l'analyse, nous en avons tenu compte et considéré qu'il s'agissait d'une exigence essentielle de la structure du personnage.

Dans Luc, la différence est évidente. Jésus n'est pas toujours en train de demander une permission au Père, ni ne se réfère, ni ne réfère constamment ses disciples à une telle demande. Jésus y vit plutôt au niveau de l'Autre, parce qu'il a besoin du désir de l'Autre. Il a besoin du désir qu'il attribue à l'Autre. Cela aussi se vérifie tout au long de l'Évangile de Luc¹⁵.

L'Évangile de Marc constitue un autre cas, si l'on peut dire. On y présente un Jésus plutôt enclin au secret. Les autres évangélistes notent aussi, occasionnellement, cet aspect particulier du caractère de Jésus. Mais dans Marc, il s'agit en pratique d'un trait de la personnalité de Jésus, dont les effets ne concernent pas seulement l'interdiction du désir de ceux à qui il s'adresse. Jésus s'interdit aussi ce qu'il interdit aux autres.

13. LACAN, *La relation d'objet*, p. 407.

14. Voir par exemple : Mt 5,48 ; 6,1.3.6.7 ; 7,21 ; etc.

15. Voir par exemple : Lc 4,21-22.24.31-32 ; 5,22s. ; etc.

Au terme de cette étude, voilà qui laisse de nouveau le sujet là où il était, barré à lui-même.

RÉSUMÉ

Les évangiles de Marc, Luc et Matthieu nous rapportent la question *Qui suis-je ?* posée par le personnage Jésus. Or, la formulation de la question, et sa réponse, se transforment d'un évangile à l'autre. Ce déplacement nous invite à un parcours, dont le point d'arrivée et de départ est aussi le lieu où la question se pose, lieu de l'Autre, lieu où un sujet amorce la rencontre de son désir. *Qui suis-je ?* met en jeu non pas une reconnaissance de soi, ni une quête d'identification, mais bien plutôt des déplacements provoqués par un ou plusieurs noms où s'insurge un manque à être. Les noms de *fils de l'homme* (Mc), de *Christ de Dieu* (Lc), de *fils du Dieu vivant* (Mt) révèlent tour à tour l'écart de la demande du *Qui suis-je ?*, révélant l'impossibilité du langage à dire totalement le sujet qu'il représente. Paradoxalement, la question est de l'ordre d'une dé-subjectivation, et non de l'attente d'un titre — comme d'un hors lieu où *Christ* peut être entendu dans son irréductibilité.

ABSTRACT

The Gospels of Mark, Luke and Matthew all report this question of Jesus: Who am I? The way the question is formulated and answered differs from one gospel to another. This transformation invites us on a journey whose beginning and end is also a place where this same question is asked, a place of Difference, the Other. It is where the subject initiates an encounter with his desire. Who am I? is not a call to self recognition, nor a quest for one's own identity, but the endorsement of a name where the lack of being appears. The multiple designations such as Son of Man (Mk), Christ of God (Lk), Son of the living God (Mt) all reveal the distance of the question Who am I?, and expose the inadequacy of language to say the subject that it represents. It is a paradox that the question is in fact a de-subjectivation, and not the place where a precise identification can be reached, like a non-place where Christ can be heard in his irreducibility.